

Un coup d'oeil au tir fédéral le jour officiel : II

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 33

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189915>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
 2^{me} et 3^{me} séries.
 Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Un coup d'œil au tir fédéral le jour officiel.

II.

Il est midi moins le quart. La grande cantine va s'ouvrir aux milliers de convives qui ont eu la précaution de prendre leur carte à l'avance. Je me réjouis à l'idée d'être au nombre de ceux qui auront le privilège d'assister à ce célèbre banquet du jeudi, où les orateurs les plus distingués se font entendre, où le menu est soigné, le service et l'ordre irréprochables, où tout, enfin, est en rapport avec cette grande solennité patriotique.

A ce propos, une petite digression. — Voici comment le *Journal officiel* du Tir fédéral débute en rendant compte de cette journée, dans son numéro 8, page 77 : « Aujourd'hui est le jour officielle, déclaré forié par le Conseil d'Etat. Un beau soleil lui souhaite la bienvenue. »

Hélas ! il faisait si chaud pour corriger les épreuves !

Revenons à nos moutons... Ouf ! quelle bousculade à l'entrée de la cantine, qui a cependant 10 mètres de large. Bref, jouons des coudes et des épaules, comme tant d'autres... Enfin, nous voilà dedans ; la plus grande difficulté nous paraît vaincue.

Nos courses de la matinée nous ont largement ouvert l'appétit. Aussi, comme nous allons bien dîner.

Mais, où sont les tables où nous devons nous asseoir, où sont les couverts qui nous attendent, nous qui sommes « les bienvenus » ? Toutes les tables ont été envahies à l'avance. Trois d'entr'elles portant l'écriteau : *Vaud*, j'en fais le tour, mais je n'y rencontre que des figures genevoises. Un monsieur me fait savoir, du reste, d'un ton impératif, que les places encore inoccupées sont réservées. Je tente vainement la fortune ailleurs, mais comme plusieurs centaines de confédérés qui attendent dans les couloirs, la carte de banquet en main, je suis partout repoussé avec perte.

Presque à chaque table un monsieur dispose de la généralité des places en vertu d'une lettre de la section des vivres et liquides portant : « Les 12, 20, 30, 35 places, etc. que vous avez demandées [sont à votre disposition dès 11 1/2 h., veuillez en prendre possession avant que le public envahisse la cantine, etc. »

De là des familles entières, parmi les convives. Papas, mamans, cousins, cousines, voisins, voisi-

nes. Beaucoup de dames, de demoiselles et d'enfants. C'était fort gracieux comme coup d'œil, mais peu reconfortant pour les pauvres déshérités, qui attendaient, l'estomac dans les talons, et qu'on renvoyait au second dîner.

Et plusieurs regardaient, rêveurs, cette belle devise : « Confédérés, soyez les bienvenus ! »

Moi, en désespoir de cause, et comme dérivatif, j'admirais la cantine, sa construction remarquable, ses bois cintrés et boulonnés ensemble, supprimant les tirants et laissant libre toute la nef centrale. De l'espace, de l'air, du jour, de l'élégance et de la hardiesse ; c'était vraiment beau. Mais que de boulons ! que de boulons !... Je voulus les compter pour oublier mes petites déceptions ; pas moyen ; il y en avait décidément trop !

On dit que « la faim fait sortir le loup du bois » et qu'elle suscite parfois d'heureuses inspirations ; c'est vrai. Soudain, je fis cette réflexion : Il y a ici des hommes puissants, et comme les grands de ce monde aiment à être flattés, essayons. Alors je me dirigeai en tapinois vers un des heureux mortels qui régnaient à la table : *Genève*. Il avait de l'embonpoint — les gros hommes sont ordinairement bons — une figure réjouie et sympathique. Je liai conversation, louant avec chaleur et de ma voix la plus douce, toute la peine qu'il se donnait pour faire la police de sa table et défendre les places réservées aux amis et connaissances, contre les assauts répétés de la foule. Puis je lui racontai mes déboires d'un air contrit et restai là debout, près de lui, comme quelqu'un qui se résigne à dîner moralement, en regardant les autres jouer de la fourchette.

Le signal de la soupe se fit entendre..... Le monsieur s'était attendri. Il me prit amicalement par le bras et me concéda 20 centimètres de banc, ce qui correspondait à 15 centimètres de table, en raison de l'écartement des coudes. Je me glissai là de flanc, réduit à ma plus simple expression et en m'effaçant comme Ferry l'aurait fait devant le pistolet de Boulanger.

Une transaction avec mes voisins devenait urgente. Il fut convenu que chaque fois que l'un d'entre nous voudrait piquer une bouchée sur son assiette, l'autre passerait le bras derrière le dos pour faciliter l'opération. Et dire qu'à ce moment-là un plaisant eut encore la cruauté d'entonner l'hymne patriotique : « Serrez vos rangs, enfants de l'Helvétie ! »

Bref, le menu était convenable, les vins excellents. C'en était assez pour mettre tout le monde en gaité. — La cantine, avec ses 6000 convives et ses hautes galeries où se pressaient encore une foule énorme dominant cette scène immense, offrait un spectacle d'une imposante grandeur, et dont on gardera longtemps le souvenir.

Chut!... La parole est donnée à M. Numa Droz, pour le toast à la patrie. Des centaines de personnes se précipitent du côté de la tribune; on se pousse, on cause; impossible de comprendre quoi que ce soit. — Il en fut ainsi de tous les orateurs qui suivirent.

Que de phrases bien arrondies, bien ponctuées, que d'attitudes classiques, que de gestes arrondis, que d'intonations soigneusement étudiées, que d'effets oratoires dépensés en pure perte dans ce brouhaha!...

De temps en temps, un éclat de voix, un membre de phrase arrivaient à l'oreille.

Voici à peu près ce qu'on entendait:

A la tribune : — grande fête nationale...

Autour de soi : — Passe-moi les haricots.

A la tribune : — indépendance conquise par nos efforts...

A la table voisine : — Donne-moi donc ton tire-bouchon.

A la tribune : — et cimentons les liens d'amitié, de concorde...

Derrière soi : — Es-tu là, vieux de la vieille?...

A la tribune : — travaillons à l'œuvre féconde de la paix...

Un convive irrité : — Si cet imbécile continue à me donner du coude dans le dos, je lui flanque...

A la tribune : — cette confiance réciproque, ce mutuel appui...

Au bout de la table : — Garçon, vous m'avez rendu un franc du pape, tenez, glissez-le à d'autres, s'il vous plaît... Vous savez..., faut pas me la faire à l'oseille.

Et nous ne devons point nous étonner de cet état de chose qui est très naturel. Le convive n'entendant absolument rien de ce qui se dit à la tribune, ne pouvant suivre aucune des idées développées par les orateurs, finit par ne plus s'en inquiéter que pour battre des mains comme tout le monde et crier bravo, à la fin de chaque discours. « Nous les lirons demain à la tasse, en fumant un bout de Grandson, dit-il, ça vaudra mieux. »

Vous verrez qu'on en arrivera forcément à un autre système, dans un temps très prochain peut-être. Les discours seront tout simplement imprimés à l'avance et distribués pendant le banquet. L'orateur n'aura alors qu'à se présenter à la tribune dans sa pose la plus flatteuse, à boire une bonne gorgée à la coupe et à redescendre. On évitera ainsi des gestes fatigants, des efforts de mémoire et des extinctions de voix parfaitement inutiles.

Mais, en somme, à côté de ces petits désagréments, inévitables en pareilles circonstances, beaucoup de choses bonnes et belles, animation indescrip-

tible, gaité, fraternité partout, grande fête en un mot.

Le bon vin et le soleil aidant, plusieurs en sont revenus un peu fatigués. On nous cite quelques Lausannois rentrant par le dernier train et si profondément endormis, qu'ils ne se sont point aperçus de leur arrivée en gare à Lausanne et ont continué tout tranquillement sur Fribourg, où l'un d'eux se réveillant brusquement et se frottant les yeux, demanda: « Est-ce Renens?... »

O jour officiel!...

L. M.

A la campagne.

Dès le retour de la saison chaude, le Lausannois se sent calfeutré, étouffé dans ses rues étroites. Il a la nostalgie du grand air; il lui faut l'ombre des forêts, la vue des côteaux verdoyants, des riants paysages; aussi le voit-on partir chaque dimanche, en famille, chargé de provisions, pour le pique-nique champêtre. Les sacs, les paniers sont lourds, la chaleur est accablante, la poussière du chemin dessèche le gosier; on tire la langue, on transpire, on s'éponge, on boit à toutes les sources, on se fatigue parfois horriblement, n'importe, on va à la campagne!...

Le soir, harassé, moulu, fourbu, on s'écrie quand même: « Comme ça repose! comme ça fortifie! »

Puis l'on s'empresse de mettre tremper dans le grand vase de porcelaine dorée l'énorme bouquet cueilli par maman, aux bords des prés, véritable gerbe de marguerites, de boutons d'or, de bluets, sans oublier certaine graminée dite vulgairement « cœur tremblant. »

Telles sont les parties de campagne du pauvre monde, du petit industriel, du petit commerce; de cette campagne dont il admire les agréments sous l'œil du garde-champêtre, sans pouvoir y toucher.

À côté de cela, il y a le séjour de campagne pour la bourgeoisie, le Lausannois aisé, qui loue pour la belle saison un joli appartement dans quelque riant cottage. Le propriétaire de celui-ci s'est préparé depuis longtemps à recevoir ses hôtes, auxquels il ne parle qu'à la troisième personne, ce qui leur chatouille agréablement l'oreille: « Est-ce que madame voudrait peut-être une chaise plus basse?... Est-ce que monsieur prendrait un verre de vin?... »

D'autres, moins favorisés de la fortune, ne peuvent pas s'installer à la campagne d'une manière aussi confortable. Le rêve de leur vie, cependant, a été d'y posséder deux ou trois perches de terrain pour y passer le dimanche. À force d'économies, et en travaillant eux-mêmes avec le maçon et le charpentier, ils s'y sont construits à grand-peine une petite maisonnette, où cinq ou six personnes peuvent s'asseoir, à la condition de ne pas croiser ni étendre les jambes; où l'on peut fumer sa pipe si le tuyau n'en est pas trop long.

C'est exigü, c'est vrai, mais c'est à la campagne; et puis comme c'est agréable de pouvoir dire le samedi au voisin, au petit client: « Ah! quelle chaleur insupportable! que je me réjouis d'aller passer la journée de demain dans ma villa! »

Il y a généralement, dans ces villas, une chemi-